aussi des bouleutes, juges et autres magistrats de la cité, des hommes politiques (*politeumenoi*) actifs au niveau de la cité ou à l'échelon local, des prêtres et dédicants, ainsi que des individus issus de toutes les branches de l'activité économique (propriétaires fonciers, entrepreneurs, artisans, marchands ou banquiers). Enfin, dernier enseignement de l'étude prosopographique, ces individus tendent à se marier entre eux : cette tendance forte à l'isogamie révèle ainsi un processus de reproduction sociale souvent propre aux catégories supérieures de la société. Au final, Marchiandi introduit le concept de « bourgeoisie » pour désigner les commanditaires de périboles funéraires, qui correspondent peu ou prou aux « nouveaux politiciens » naguère décrits par W. R. Connor ou aux *epieikeis* récemment mis en valeur par P. Brun. Peu importe le nom qu'on leur donne, pourvu qu'on voie dans ce phénomène l'une des expressions du mode de vie et de distinction des élites qui se constituent et se dissolvent à toute époque au sein de la cité grecque. Il ne faudrait pas en effet qu'entre les « aristocrates » de l'époque archaïque et les « notables » de la cité hellénistique, la notion de « bourgeoisie » s'impose peu à peu pour une cité classique où le modernisme économique bat désormais en brèche le primitivisme finleyien. Au-delà des tendances fluctuantes de l'historiographie, ces appellations distinctes nous détournent en effet du problème réel qui est de comprendre la nature et les ressorts particuliers de la distinction sociale en vigueur dans chaque cité et à chaque époque. Sur ce point, l'ouvrage apparaît néanmoins comme exemplaire, dressant une description très détaillée des couches supérieures de l'Athènes classique. Plus globalement, le livre de Marchiandi est représentatif d'un courant particulier de la recherche actuelle : l'auteur cherche à réinscrire l'*oikos* dans l'orbe de la *polis*, en montrant à quel point la prétendue sphère privée des monuments funéraires familiaux se situe en réalité à l'interface entre la famille et la communauté, dans cet espace interstitiel qui constitue à proprement parler un lieu du politique dans la cité grecque. En ce sens, l'historienne italienne rejoint l'approche anthropologique française de la cité grecque. Alain DUPLOUY

Matthias HAACKE & Michael JUNG (Ed.), *Griechische Heiligtümer als Erinnerungsorte. Von der Archaik bis in den Hellenismus.* Erträge einer internationalen Tagung in Münster, 20.-21. Januar 2006. Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 163 p., ill. Prix : 36 €. ISBN 978-3-515-09875-5.

Ce petit volume collectif est issu d'une rencontre internationale qui s'est tenue les 20 et 21 janvier 2006 à l'Université de Münster. L'objectif, comme le présente Michael Jung en introduction, était d'adapter pour la première fois aux sanctuaires grecs le concept de « lieux de mémoire », forgé par Pierre Nora et appliqué à l'étude des identités collectives. Dans la description des sanctuaires antiques, d'Hérodote à Pausanias, il ne manque pas en effet de récits qui lient le lieu ou un objet particulier aux grands événements fondateurs des identités civiques. Les sanctuaires grecs ne remplissaient pas seulement une fonction religieuse dans la cité, ils agissaient aussi comme lieux de communication sociale, de représentation de la communauté et d'entretien de sa mémoire, tant à travers les cultes, les fêtes et les offrandes que dans les récits et la parole politique se référant explicitement au passé. Anne Jacquemin et Kai Trampedach se penchent tout d'abord sur le sanctuaire de Delphes. La première

s'interroge sur les éléments qui auraient fait de Delphes pour les Anciens – et non pour les Modernes – un lieu de mémoire, dans la mesure où, comme elle l'écrit très justement, « témoigner d'un événement ne suffit pas à faire un lieu de mémoire » (p. 23). À ce compte, il faut noter que les Modernes ont assurément eu plus de fantasmes qu'il ne semble y avoir de témoignages indubitables d'un tel fonctionnement mémoriel dans le sanctuaire delphique, du moins avant Plutarque, Pausanias et les élites formées par les rhéteurs de la Seconde Sophistique. Trampedach s'intéresse, quant à lui, aux « signes divins » qui surviennent à Delphes en concomitance avec certains événements historiques et qui, partant, en font un lieu de mémoire. Deux exemples permettent de décortiquer ce processus de construction d'une mémoire panhellénique commune : la bataille de Leuctres et l'expédition athénienne en Sicile. Elisabeth Gebhard apporte ensuite l'exemple du sanctuaire de Poséidon à l'Isthme et analyse la charge symbolique du lieu dans la lutte entre la Macédoine et Rome. C'est en effet là que Flamininus proclame la liberté des Grecs en 196 dans un sanctuaire où étaient rappelées les victoires contre les Perses et l'hégémonie macédonienne en Grèce. Klaus Freitag s'interroge sur les ressorts de la mémoire à Olympie durant l'époque hellénistique. En l'occurrence, Olympie s'était-elle déjà transformée en musée à l'époque hellénistique, comme elle le deviendra à l'époque impériale ? Si cette demande ambitieuse ne peut être réglée dans tous ses aspects à travers une communication, l'auteur montre avant tout que, malgré un certain nombre de préjugés, la période hellénistique ne marque pas le déclin d'Olympie, même si c'est aux époques archaïque et classique que le sanctuaire a connu ses jours les plus fastes. D'une part, le sanctuaire demeure une vitrine pour les rois hellénistiques et, d'autre part, les athlètes professionnels continuent à faire sa renommée à travers les compétitions sportives. Du reste, même en dehors des olympiades, l'activité cultuelle ne laisse aucunement la place à un quelconque tourisme nostalgique ; Olympie a de tout temps été un lieu de mémoire pour la Grèce entière. Michael Jung porte son attention sur l'entretien du souvenir des guerres médiques à Sparte, où selon le Périégète le sanctuaire d'Athéna Chalkioikos abritait les tombes de Léonidas et Pausanias, héros des Thermopyles et de Platées. Pourtant, la réhabilitation de Pausanias renvoie en fait initialement, non à la commémoration des guerres médiques, mais à la purification de la cité pour le sacrilège commis. Ce n'est en fait que dans un deuxième temps, avec les honneurs rendus à Léonidas, dans un contexte de rivalité avec Athènes, que le sanctuaire commence à jouer un rôle dans la commémoration des deux héros et la célébration du souvenir glorieux des Spartiates. Partant du riche lot épigraphique livré par le sanctuaire de Némésis à Rhamnonte, Matthias Haake souligne le rôle de celui-ci comme lieu de mémoire. Comme l'a révélé un fragment de décret, Antigone Gonatas reçut, comme d'autres souverains hellénistiques, des honneurs divins. D'après l'auteur, c'est à la fois la volonté du souverain de souligner ses victoires sur les barbares celtes et l'importance du sanctuaire de Némésis dans la célébration des guerres médiques qui expliquent le lien entre Antigone Gonatas et le sanctuaire. Enfin, Renaud Gagné revient sur la célèbre inscription d'Halicarnasse sur « l'honneur de la cité », dont il propose une lecture globale. L'auteur montre que la cité y est décrite sous l'angle particulier du sanctuaire d'Aphrodite et Hermès, qui fédère ainsi la mémoire et l'identité civiques. L'ensemble des communications réunies ici met en

avant les mécanismes de la mémoire, tantôt civique tantôt panhellénique, qui peut être construite autour des sanctuaires. On regrettera cependant qu'aucune synthèse ne soit proposée à l'issue du volume. Alain DUPLOUY

Timo STICKLER, *Korinth und seine Kolonien. Die Stadt am Isthmus in Mächtegefüge des klassischen Griechenland.* Berlin, Akademie Verlag, 2010. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 399 p. (KLIO. Beihefte, NF 15). Prix : 69,80 €. ISBN 978-3-05-004666-2.

L'ouvrage est divisé en 9 chapitres de texte plus un de bibliographie et un d'index en deux parties. Il prend la suite d'Ed. Will, *Korinthiaka, Recherches sur l'histoire et la civilisation de Corinthe, des origines aux guerres médiques,* Paris 1955, en traitant cette fois de l'histoire de Corinthe au Ve siècle. Le premier chapitre est une courte présentation de deux pages. Le deuxième introduit en fait le travail : Point de départ et questionnements. Avec le troisième chapitre, lui-même divisé en 8 sous-chapitres, on entre dans le sujet. Le texte de référence choisi pour aborder une cité dont on a perdu les récits d'histoire locale, est la Treizième Ode Olympique de Pindare. Le chapitre s'articule donc autour de ce texte qui célèbre la victoire du Corinthien Xénophon fils de Thessalos en 464 av J.-C. Le chapitre IV revient (4 sous-titres) sur les temps précédant 464, c'est-à-dire sur la seconde guerre médique. Les chapitres V et VI (8 sous-chapitres) étudient la politique de Corinthe entre la seconde guerre médique et 433 av J.-C. (soit les prémices de la guerre du Péloponnèse). C'est le corps du sujet avec l'étude de la situation due à l'affaiblissement de Sparte, les transformations des années 460 (volte-face de Mégare, changement politique à Argos, affaiblissement d'Égine), le rôle de Sparte dans la guerre corintho-athénienne, la rivalité athéno-corinthienne. Le chapitre VII, après le rappel de l'affaire Corcyre-Corinthe-Épidamne, et celle d'Athènes-Potidée-Corinthe, examine les liens de Corinthe avec ses colonies, mettant en valeur l'originalité de l'expérience corinthienne affinée au fil des fondations. Un sous-chapitre concerne le IVe siècle ; l'ensemble Corinthien semble réactivé lorsque les Syracusains aux abois viennent demander de l'aide vers 345/4. Finalement, les liens anciens ont, avec bien sûr des réadaptations, survécu aux troubles de la guerre du Péloponnèse et du début du IVe siècle. Le chapitre VIII (avec 9 sous-chapitres) est consacré à l'étude de la politique et des opérations de Corinthe pendant la guerre du Péloponnèse, avec étude de la périodisation propre à la politique corinthienne. Le chapitre IX est un chapitre de conclusion. Le sujet traité est extrêmement intéressant. Il met en lumière une expérience originale et importante. Mais il manque une chronologie. Là où l'on brasse de multiples épisodes il serait utile de retrouver les éléments chronologiques rassemblés et lisibles rapidement. Il manque aussi des cartes. On brasse une importante matière géographique, et à tout moment des noms de lieux apparaissent qu'on aimerait situer. L'histoire n'est pas une matière littéraire et abstraite. Les hommes se battent pour des territoires et le pouvoir sur des territoires, auxquels il faut ici ajouter des routes maritimes. Nous sommes en présence d'une thalassocratie de longue durée, qui a protégé les liaisons entre l'Occident grec et le Péloponnèse durant près de trois siècles, appuyée sur un système original de liens durables entre la cité-mère et les colonies, et venant compléter un autre ensemble, celui de la ligue du Péloponnèse, qui ordonnait les arrières-plans terrestres. Il était bon